

UNION FRANCAISE

PETIT JOURNAL DU MATIN

IV Année Num. 818-698

Directeur: J. G. BORON DUBARD

MONTEVIDEO--Dimanche 21 Janvier 1894

ABONNEMENTS

| Un mois | Un trimestre | Un semestre | Un an |
|------------------------|----------------------|----------------------|-------------------------|
| 1,00 ou 1,30 ou 1,90 | 3,00 ou 3,70 ou 4,25 | 6,00 ou 7,25 ou 8,25 | 10,00 ou 12,00 ou 14,25 |
| Número du jour... 0,08 | | | |
| ancien... 0,10 | | | |

Les abonnements partiront des 1er 15 de chaque mois

M. Jonnart

M. Jonnart, le nouveau ministre des travaux publics, est un des plus jeunes orateurs de la Chambre, mais c'est aussi l'un de ceux qu'elle écoute avec le plus de faveur et dont la parole a le plus d'autorité.

Cette faveur parlementaire qui l'a désigné au choix de M. Casimir-Périer se manifeste aussitôt qu'il paraît à la tribune. On lui accorde le silence, l'attention et même une sympathie dont les socialistes sont les seuls à se défendre. Il parle, et on l'applaudit, on l'acclame, et l'assemblée ondule comme une moisson sous le souffle de son ardente parole.

Si son attitude et sa tenue ont contribué à faire de M. Jonnart un des favoris de la Chambre, son éloquence n'y est point étrangère. Elle a singulièrement grandi depuis ce premier discours sur les soies, qui fut une révélation, et nous venons d'en mesurer l'envergure et le vol dans ce grand débat sur la commission d'enquête. Il est facile, dès maintenant, de prévoir jusqu'où elle ira le jour prochainement prochain où il se prendra corps à corps avec les socialistes sur quelque question où les dossiers et les statistiques n'alourdiront plus son puissant coup d'aile.

Né en 1857 M. Jonnart a 36 ans; c'est, pour un homme politique, la jeunesse, et pour un ministre, mieux encore que la jeunesse. Chef de cabinet de M. Tirman, alors gouverneur général de l'Algérie, député en 1881, il aborda pour la première fois la tribune en 1891, et l'on vit tout de suite qu'elle ne lui faisait pas peur.

Il était là comme dans son cabinet, maître de sa parole, sûr de lui-même, et le mot juste lui venait naturellement aux lèvres. Spirituel, sans recherche, il se montra éloquent sans apprêt. Rien d'appris, rien d'étudié; ses travaux préparatoires et sa compétence très évidente en avaient fait un improvisateur qui exposait ce qu'il savait si bien dans une langue très châtiée, très pure, très ferme, pleine de finesse et dont la sûreté rayonnait à l'éclat. Point de période à effet, de déclamations ni de lieux communs; sa phrase était sobre, élégante, d'une précision et d'une correction remarquables, relevée çà et là par un mot plus vil ou un trait plus fin, avec cette aisance, cette légèreté, cet abandon qui manquent à M. Challemlat-Lacour. Il se révélait comme un maître charmeur et la Chambre en parut vaincue.

La parole se recommandait véritablement par la grâce, la finesse et une douce plaisanterie qui n'avait rien de vulgaire, l'accent était aimable; mais, apostrophe, il cingla les interrupteurs et ils s'aperçurent qu'il avait parfois la dent un peu dure.

Dans cette logique et violente bataille de deux jours qu'il a livrée aux socialistes le mois dernier et qui s'est terminée par l'éclatante victoire du gouvernement, M. Jonnart nous est apparu comme un militant, comme un lutteur, comme un de ces ardents qui ont le courage de leur opinion, dont la parole anime et réchauffe, dont la passion vous emporte dans son vol comme un tourbillon, mais qui, toujours sûr de lui, maître de sa pensée, est constamment protégé contre tout écart par son empire sur lui-même et aussi par un sentiment de dignité, par une habitude du déceant qu'il ne veut imiter ses grossiers interrupteurs.

Il a supporté avec courage et sang-froid les assauts des socialistes, sans que rien l'empêchât de tenir bon, sans qu'aucune provocation, aucune violence l'aient fait rompre d'une semelle ou se déchaîner à son tour contre ces furieux. Et il avait, de sa part, un très réel mérite à demeurer ainsi dans le calme, au milieu des fautes qui rugissaient autour de lui, dans cette ardeur sympathique où ses adversaires lui refusaient ce minimum de déférence et de respect que l'on se doit entre collègues, pour lui substituer l'injure permanente et préméditée, une persistance et une ardeur d'injure dont on ne se fait pas la moindre idée dans le public.

On l'interrompait sur les bancs où siégeaient les radicaux, on l'apostrophait aux deux extrémités de la Chambre où campent les socialistes, on essayait d'étouffer sa voix sous les protestations et les invectives; impassible, l'homme fixe, les dents serrées, il attendait le silence et, entre deux tempêtes, il recommençait la flagellation. Dans ce discours qui a rempli presque toute une séance, sa voix a eu des éclats que nous ne lui connaissons pas encore. Avec quel accent il qualifiait ces commis voyageurs en révolution qui poussaient aux pires violences les égarés! Avec quel dégoût il parlait de ces artisans de ruines qui vivaient et s'enrichissaient des misères de la grève; avec quelle indignation il flétrissait les ennemis de la liberté du travail, ceux qui chargent ces bombes que d'autres lancent! Comme on le sentait impatient de marquer au fer rougeux ces exploitateurs des ouvriers, tous ces complices de l'anarchie, tous ces fauteurs d'émeutes!

La Chambre compte des orateurs plus abondants, elle n'en renferme pas de plus électriques, de plus habiles, de plus prompts à débattre un prétexte, à d'articuler un mensonge, à faire l'apologie d'une lâcheté.

Avec cela, très libéral et même très socialiste dans le bon sens du mot, M. Jonnart n'est pas un de ces hommes que la haine des révolutionnaires pousse dans la réaction. Esprit très ouvert, très audacieux même, il s'y associe avec l'évidence et la sincère volonté de les faire aboutir. Les revendications ouvrières n'auront pas de défenseur à la fois plus éclairé et plus ardent; le progrès ne lui fait pas peur et une passion de justice le tourmente. Si les compagnies puissantes ont l'illusion de croire qu'elles trouveront en lui un défenseur systématique, elles se trompent; il leur fera leur cause dans ce qu'elle a de juste, mais il se retournera contre elles pour prêter en main la défense des faibles, des déshérités lorsque leurs revendications lui paraîtront équitables.

Il y a quelque chose de puritain dans sa tête ronde aux cheveux rasés; son âme aussi est puritaine. Il faut entendre par là que ce jeune ministre entretient et cultive en lui un idéal très élevé du devoir, de la justice et du droit.

PAUL BOSQ.

MENUS PROPOS

Samedi 20 janvier.

Les vers s'y mettent.
Un rimailleur inconnu m'envoie la composition suivante. Victor Hugo est plus lyrique.

Lamarque plus sentimental et Musset plus troublant; Coppée est trouvé des accents plus harmonieux et Banville une forme plus parfaite, mais Sully Prudhomme lui-même ne serait pas plus philosophique.

Négociation

Le Tentateur.—Bon Joseph, mon ami, mon frère, il le faut, écoutez-moi donc, votre refus nous désespère. Acceptez, ça n'est pas long.

Avant deux mois, Joseph mon frère, si vous trouvez que c'est trop long, nous vous aurons flanqué par terre. Il le faut, écoutez-moi donc.

Mais, aujourd'hui, Joseph, mon frère, vous étiez notre homme; écoutez donc, sans vous nous ne pouvons rien faire. Céder, ça ne sera pas long.

Grand merci de la préférence Et du cartaginien cadeau, Mais voyez donc la complaisance De me laisser à mon tombeau.

Je suis mort pour ces aventures Vous ne m'en ferez pas deux fois... Je sais... vos intentions sont pures, Mais j'aime mieux le fond des bois.

Cherchez donc une autre... Pour c'est de moi, même à canon, Croyez-moi, je le dis sans frime, J'accepte pas, non, non, non!

Bon Joseph, tu nous désespères! Va, il faut aller à Montero, A Jean Borda, à Chucarro, A Vilana, hommes austères, A Perez, tête refrignée, A Baurz, cher aux sacristains, A Tajes, dieu des philistins, Nous laissons l'arbre et la cognée?

Bon Joseph, mon ami, mon frère, Ne fais pas le récalcitrant; Sois huit jours notre président; Le reste sera mon affaire.

Dieux! Julot, quel entêtement! Laisse-moi boucler ma valise; A Palermo, Saenz m'attend, Et j'ai promis à... Cydalise.

C'est trop tard, Joseph, j'ordonne Je l'exècre, tu seras président... Ne te monte pas la colonne, Ça n'est pas pour un instant.

Puisqu'il le faut, Julot, mon frère, Mets sur mon épaule cette croix Mais si je gravis le Calvaire, J'y suis, j'y reste, cette fois.

(Pour copie conforme et sans garantie du Gouvernement ni du Parnasse.)

Lettre de la Chambre et du Sénat

Paris, 16 décembre 1893.

La Chambre ayant à nommer par voie de scrutin public, à la tribune, deux membres de la commission de surveillance de la caisse des dépôts et de la caisse d'amortissement, la séance n'a commencé que fort tard. Pendant une grande heure nous avons assisté au fastidieux fil de députés venant déposer leur bulletin dans l'urne, avec autant de solennité que s'il s'agissait d'élire un président de la République.

Il était un peu plus de 3 heures et demie quand M. Lockroy, qui remplaçait aujourd'hui M. Dupuy au fauteuil présidentiel, a donné la parole à M. Viviani pour questionner le ministre de l'Intérieur au sujet de la pseudo-arrestation de M. Naudin. En son socialistisme, qu'il est, M. Viviani s'est efforcé de dramatiser l'incident qui, au fond, n'a qu'une importance assez minime. Ses amis l'ont vigoureusement applaudi, mais la Chambre, éclairée déjà par le récit publié dans les journaux, ne s'est pas laissée égarer.

Le ministre de l'Intérieur n'a pas tardé, du reste, à remettre les faits sous leur véritable jour. L'honorable M. Raynal a expliqué, fort simplement, pourquoi et dans quelles conditions le commissaire de police d'Amiens est intervenu. Le directeur du *Peil Calatien*, qui qu'en dit M. Viviani, n'a pas été un seul instant mis en état d'arrestation. L'ayant vu conférer longuement avec deux socialistes des plus ardents, deux agitateurs qui se sont signalés dans toutes les grèves, le commissaire de police a simplement prié de l'accompagner à son bureau pour établir son identité.

Le mot agitateurs soulève de vives protestations parmi les socialistes, mais le ministre ne se laisse pas démonter par les interruptions, et l'ordonne, dit-il simplement, il s'agit d'une question, j'ai à répondre à celui qui me l'adresse et pas à d'autres. Pourtant, quelques instants après M. Raynal relève un mot, d'ailleurs pas bien méchant, qui lui est lancé. «L'arrestation» pose antipatriotique publiée dans un journal auquel collaboraient les deux compagnons de M. Naudin, le ministre dit:

«Je vais vous en lire le dernier couplet.
—Chantez-le! lui crie une voix partie du banc de l'extrême-Gauche.

«Non, Messieurs, riposte M. Raynal, car cette musique-là je ne la connais pas.
Le ministre ayant terminé ses explications, M. Viviani réplique et l'on passe à la deuxième question. Celle-ci n'intéresse que les habitants de Paris et de la banlieue; il s'agit des grilla-

ges du bois de Meudon, qui gênent les promeneurs et des ravages causés par le gibier. La discussion est peu intéressante que le mot de M. Lockroy: C'est le lapin qui a commencé...

Troisième question; décidément c'est une série de M. Dussautoy demande à être renvoyé sur la répartition des indemnités aux victimes des dernières tempêtes. Au cours de ses explications, M. Dussautoy veut bien reconnaître que le métier de marin est plus rude que celui du député. Je crois que, sur ce point, M. Dussautoy n'est pas seul de son avis.

Enfin, vers 5 heures, nous arrivons à la quatrième question, la dernière pour aujourd'hui. C'est M. Mirman, le député-soldat qui en est l'objet. Les explications que le ministre de la guerre donne sur le cas du député de Reims sont péremptoires. Si M. Mirman ne donne pas sa démission de député pour reprendre ses fonctions universitaires, il sera appelé sous les drapeaux, le premier novembre 1894, pour accomplir trois ans de service. M. le général Mercier avait déjà dit quelques mots, l'autre jour, en réponse à une question de M. Denoi, mais c'est aujourd'hui qu'il a fait ses véritables débuts à la Tribune. Débuts très heureux, hâtons-nous de le dire.

Le nouveau ministre de la guerre parle avec autant de précision que de facilité; sa voix est claire, son geste simple, sa physionomie des plus sympathiques. La Chambre a fort goûté cet ensemble de qualités et le lui a témoigné. Que dire sur la proposition du général Yung, sinon qu'elle a été plus confuse encore qu'innuente? Est-ce que la loi ne règle pas les devoirs des députés envers la patrie? Ces devoirs, imaginez-les sont les mêmes pour eux que pour tous les autres citoyens.

Quant à l'intervention personnelle de M. Mirman, elle a paru pour le moins intempestive. Le jeune député de Reims regrette que le gouvernement n'ait pas trouvé le moyen de concilier ses devoirs civiques et ses devoirs de député; en d'autres termes, il regrette de ne pas accomplir son service militaire au Palais-Bourbon. Cela se conçoit aisément, mais était-ce bien à lui de le dire?

Au Luxembourg, on n'a guère siégé que pour recevoir le dépôt des trois projets visant les anarchistes. Un de ces projets, celui qui donne au gouvernement les crédits dont il a besoin pour renforcer la police, a été voté à l'unanimité sur un rapport verbal de M. Boulanger; les deux autres ne pourront être adoptés que lundi, car il est indispensable de nommer, au préalable, des commissions spéciales pour les examiner.

EGÈNE POURTET.

L'ATTENTAT DU PALAIS-BOURBON

Paris, 16 décembre.

Un de nos confrères a recueilli, à la prison de la Santé, les déclarations suivantes relatives à l'attentat:

Vaillant occupe depuis lundi une cellule double de la 1^{re} division; il est au secret le plus absolu et personnel. Si ce n'est M. le directeur, M. le contrôleur et un gardien spécial qui le surveillent pendant toute la journée, dans sa cellule même, ne peut s'approcher de lui. Mardi dernier, le médecin de la Santé a extrait le clou que Vaillant avait dans la cuisse, il y était si profondément enfoncé qu'il l'a presque traversée. Ce clou, entré par la face interne de la cuisse, a été extrait de l'autre côté, où l'on a pratiqué une incision. Le blessé va aussi bien que possible.

Vaillant est très sage et très doux; il cause fort peu et se contente de répondre aux questions générales que lui posent le directeur ou le contrôleur de l'établissement. Depuis qu'il est ici, contrairement à ce qu'on a dit, il n'a pas écrit une seule ligne, ni même manifesté la volonté d'écrire. Il lit les ouvrages de la bibliothèque qui sont à sa disposition. Hier, Vaillant a demandé le *Cosmos*, de Monfort; on le lui a donné.

Paris, 16 décembre.

La bombe que Vaillant a fait éclater au Palais-Bourbon était, comme on sait, chargée de gros clous appelés caboches; c'est chez M. Millet, marchand de cuirs, 72, rue du faubourg Saint-Denis, que l'anarchiste en avait fait l'achat. L'employé qui le servit, nous a donné les renseignements suivants sur la courte visite de son client:

C'est le vendredi, 8 décembre à 7 heures et demie du soir, c'est-à-dire la veille de l'attentat du Palais-Bourbon, que Vaillant vint dans le magasin; il commanda tout d'abord un kilo de clous à grosse tête, et quand j'eus pesé la commande, il se leva et me dit: «Il n'y en aura pas assez; mettez encore une demi livre de plus.»

Comme je lui demandais s'il fallait faire un second paquet, il me dit d'envelopper tous les clous dans un seul et même papier. Le prix était de vingt-six sous qu'il me payait, puis il partit.

M. Millet n'a pas été interrogé par M. Payer, juge d'instruction; c'est simplement un agent de la sûreté qui a été chargé de recueillir dans le magasin du marchand de cuirs les renseignements relatifs à l'achat de clous par Vaillant.

Paris, 16 décembre.

Le juge d'instruction, M. Meyer, s'est rendu ce matin, chez M. Laporte, marchand de bois, demeurant au numéro 11 de la rue de la Chapelle. Le juge d'instruction a demandé à M. Laporte ce qu'il y avait de vrai dans les récits, des journaux du matin qui prétendent à Mme Laporte certains propos sur Vaillant. M. Laporte a déclaré au juge qu'il n'avait rien à ajouter à sa déposition première, ni lui ni sa femme, qui se trouvent dans la tribune de l'église de l'Ange, n'ont vu Vaillant, ni n'ont remarqué un individu portant un parapluie avec un col d'astrakan et n'ont eu d'ailleurs aucun personnel.

«Je ne l'aurais pas reconnu longtemps, nous dit M. Laporte que nous avons vu nous-même ce matin, et si j'avais soupçonné... quelqu'un de ceux qui nous entouraient d'avoir lancé la bombe, sans me vanter, je lui aurais mis la main au collet et il n'aurait pas bronché. J'ai entendu un sifflement à mon oreille; puis j'ai vu à quelques mètres devant moi une fleur rougeâtre et aussitôt je me suis senti blessé. Ma femme, en me voyant la figure ensanglantée se jeta dans mes bras et c'est en se levant qu'elle a éprouvé une vive douleur à la jambe. Ma femme était grièvement blessée; elle avait deux trous profonds au genou; la rotule était fracassée.

«Et comment va-t-elle aujourd'hui, Mme Laporte?

«Elle est au lit, la jambe dans une gouttière; elle souffre beaucoup et le médecin qui la soigne ne prévoit pas le moment de la guérison. Elle est, de l'avis du docteur, la plus malade des victimes de l'explosion.

«Avez-vous l'habitude d'aller à la Chambre des députés?

«C'était la seconde fois et c'était pour faire plaisir à ma femme que je l'ai accompagnée. Un député de nos amis nous avait donné deux cartes; ma femme voulait voir nos honorables de près et elle gardera longtemps le souvenir de cette visite.

«On avait dit que la bombe était partie de la tribune publique voisine de la vôtre, et qu'elle avait éclaté en heurtant la colonne?

«Non, je suis sûr que la bombe a été lancée de nos tribunes par un individu placé tout près de moi, mais dont je n'avais pu soupçonner les intentions. D'ailleurs, il est établi que Vaillant avait pénétré à la Chambre comme la plupart des assistants, à l'aide d'une carte délivrée par un député; mais je vous prie de m'en parler, Monsieur, que j'aie aperçu Vaillant avant comme après l'événement. Ce sont des racontars contre lesquels j'emporte dans le seul intérêt de la vérité.

Paris, 16 décembre.

On racontait, dans les couloirs de l'instruction, que pendant la perquisition opérée dans la petite chambre que Vaillant occupait dans un hôtel meublé de la rue Daguerre, l'attention de ceux qui perquisitionnaient fut attirée par un amas de papiers laissés dans le foyer, à moitié consumés ou roussis. Ces papiers furent pieusement recueillis et grâce à certain procédé l'écriture dont ils étaient revêtus fut restituée en partie.

On se serait trouvé alors, paraît-il, en présence d'un certain nombre de formules chimiques parmi lesquelles, notamment, celle dont Vaillant se serait servi pour confectionner sa bombe. Ces formules, autant qu'on aurait pu en juger, seraient de l'écriture de M. Paul Reclus, aujourd'hui en fuite.

NOS DÉPUTÉS

M. FRANÇOIS HUGUES

Député de Saint-Quentin (1^{re}), 46 ans environ. Était dans le coton, l'a lâché pour la politique. Des gens mal embouchés diraient pour l'assister au bureau.

Battu par le boulangiste Dumontel en 1889, a reçu en guise de baume à mettre sur la blessure faite à son amour-propre, un bout de ruban rouge.

Un conservateur de naissance, devenu radical par ambition; deviendra peut-être opportuniste un jour; gros, très gros; tête rebelle à l'ordre, belle barbe blonde.

M. JULIEN DUMAS

35 ans; la taille de M. Millavoys sans les airs un peu lugubres de l'ancien député boulangiste. Physiognomie très intelligente, œil très doux, ensemble charmeur.

M. Julien Dumas, député de Pamiers, est le fils du président d'assises qui assista Mgr le duc d'Anjou dans le procès du Trion.

Allié aux généraux Billot et Brugère. Un républicain sincère, mais très modéré, dont la parole éloquentة fera sensation à la Chambre. Brillera d'un vil éclat dans le groupe Proux-sans M. Prou.

Adoré des Arégois, qu'il donne par ses qualités de marcheur et son adresse de chasseur.

DOCTEUR LANNELONGUE

Un éminent disciple d'Esculape, professeur à la Faculté de médecine de Paris, dont les leçons sont autorisées.

Une excellente recrue dont le choix fait honneur aux électeurs de Condoin.

A mis du temps à entrer au Palais-Bourbon, en dépit de sa valeur... à cause de cette valeur peut-être.

Le docteur Lannelongue est un parisien; son élection ne lui a valu que des félicitations et... des amis.

Républicain doux et intelligent, il fut des amis fidèles de Gambetta.

M. THOULOUZE

35 ans; bel homme, grosse ambition, avocat beau parleur, très opportuniste; tel est le nouveau député de Lombez.

Est parvenu à battre M. Faure grâce à l'appui de l'administration.

Les électeurs prétendent avoir trouvé en lui le député modèle.

A l'œuvre de M. Thoulouze ils mesureront la profondeur de leur pénétration... ou l'étendue de leur erreur.

Les Gros Traitements EN ANGLETERRE

La correspondance anglaise de la revue la *Vie Contemporaine* donne les chiffres des gros traitements en Angleterre. On demeure stupéfait à la lecture de ces chiffres exorbitants, représentant les sommes attribuées à des emplois qui consistent parfois... à ne rien faire.

Le lord intendant et le lord chambellan touchent chacun 50.000 fr. pour paraître trois ou quatre fois par an, en uniforme, aux *driving-rooms*. Le maître de cérémonies, qui a plus à faire que ces deux personnages ne reçoit pour sa part, que 125.000 fr.

Mais, d'autre part, la façon dont on fait les choses à la cour d'Angleterre laisse énormément à désirer et c'est même payer un peu cher un si peu de cérémonie. On ne lui donne que 12.500 fr. dans un pays et à une cour où il y a si peu de cérémonies et où l'organisation est si défectueuse quand par hasard il y a quelque fête de gala.

L'huissier de la verge noire, qui n'a pas grand-chose à faire, a 50.000 fr. par an; le grand écuyer, dont les fonctions ne sont pas bien lourdes, est le plus grassement rétribué; il a 62.500 fr., alors que le grand-veneur n'en a que 37.500.

Comme on est très conservateur en Angleterre, il y a toujours un grand fauconnier héréditaire, qui est le duc de Saint-Albans. Jusqu'à une époque assez récente, il touchait ses 21.125 francs par an, bien que, depuis des siècles, on ne chasse plus au faucon. Enfin, il y a

quelques années, on offrit au duc actuel de capitaliser ses appointements et de les lui racheter moyennant une somme de 450.000 francs; mais comme elle ne coûtait plus rien au pays, personne ne s'en plaint et les ducs de Saint-Albans en sont très fiers. Bref tout le monde est content.

Parmi les employés dont le besoin ne paraît pas se faire sentir, il y a, à la cour, un maître batelior payé 1.500 francs et un gardien des cygnes qui touche 750 francs pour veiller sur ces intéressants volatiles.

Dans le département de la dame d'atours il y a deux fonctionnaires du sexe masculin, l'un dit groom des robes qui a un traitement de 2.000 francs et un autre, dit clerc des robes, dont les appointements sont un mystère au même degré que ses fonctions et celles de son collègue. Il est peu probable que ce groom et ce clerc soient d'une grande utilité.

Mais c'est quand on arrive à l'administration qu'apparaissent les gros traitements, et même, parfois, les sinécures.

Prenons la Chambre des Lords, pour commencer. Le lord chancelier, qui en est le président, touche, duc et chef, 100.000 francs, et comme juge 150.000 fr., ce qui lui fait un traitement annuel de 250.000 fr. Viennent après lui: un clerc de Parlement à 75.000 fr. et un clerc adjoint à 37.500 fr.; un sergent d'armes à 37.500 fr. et un adjoint à 12.500 fr. En tout, le personnel de la Chambre des Lords coûte 1.100.000 fr. C'est encore moins que celui de la Chambre des Communes, qui figure au budget pour 1.250.000 francs.

En tête est le speaker ou président, qui touche 125.000 fr. et est logé, éclairé et chauffé au palais de Westminster. Il est assisté par des secrétaires, dont les émoluments varient entre 25.000 fr. et 50.000 fr. Mais le speaker et les secrétaires font, pendant la session, un véritable métier de galérien, depuis midi jusqu'à minuit et même toute la nuit, quand la Chambre prolonge ses séances.

On comprend moins pourquoi le sergent d'armes, pour porter la masse devant le speaker et la poser sur la table ou sous la table, selon la singularité d'usage du Parlement, touche 30.000 fr. On ne comprend pas davantage pourquoi le sergent d'armes a un adjoint (20.000 fr.) pour l'aider à ne rien faire, et pourquoi celui-ci a un autre adjoint (10.250 fr.) pour en faire autant ou aussi peu.

L'enquête monétaire

La *Rappel* donne les renseignements suivants sur le résultat de l'enquête faite dans la nuit de dimanche, en vue de la conférence monétaire, la part proportionnelle des monnaies divisionnaires d'argent françaises, italiennes, belges, suisses et grecques dans notre circulation.

Le recensement s'est effectué le même jour, à la même heure, dans tous les caisses publiques du France et d'Algérie; il s'est étendu à la Banque de France, à la Banque d'Algérie, au Crédit Lyonnais, à la Société Générale et aux grandes compagnies de chemins de fer.

Ces établissements ont prêté leur concours à l'administration des finances et très de la même façon que les caisses publiques des monnaies divisionnaires d'argent provenant de la recette du 11 septembre. L'enquête a porté sur une somme de 6 millions en chiffres ronds, représentant environ la cinquantaine parité du stock total des petites monnaies d'argent; pièces de 2 francs, 1 franc, 50 centimes et 20 centimes, existant en France; exactement, la somme recensée a été de 6.013.907 fr. 10 centimes, représentée par 5.688.116 pièces, à savoir: 1.201.518 pièces de 2 francs, 2.834.192 de 1 franc, 1.533.393 de 50 centimes et 63.713 de 20 centimes.

L'enquête a fourni les chiffres suivants pour les proportions de monnaie des cinq nations de l'Union latine: pièces françaises, 53,82 %; italiennes, 28,78 %; belges, 6,51 %; suisses, 4,03 %; grecques, 1,76 %.

Quoiqu'il soit sur 6 millions seulement, cette enquête donne une image assez exacte de la réalité, étant donné qu'elle s'est appliquée, à un instant fixé, dans les mêmes conditions, à une quantité de numéraire qui reproduit dans ses subdivisions celles qui existent d'une manière générale dans l'ensemble de la circulation divisionnaire d'argent.

LE YACHT RUSSE "ROXANA"

Ce beau yacht à vapeur est actuellement à Paris et admiré le long du quai du Louvre où il fait l'admiration des Parisiens. Il appartient à son Altesse Impériale le duc Georges de Leuchtenberg et à son capitaine M. de Young, capitaine de frégate de la garde impériale russe. Il a été construit cette année à Nantes, dans les chantiers Oriole et sous la surveillance spéciale du Bureau Veritas. Ses dimensions principales sont les suivantes: longueur totale 37 m. 70, longueur entre perpendiculaires 31 m. 40, largeur au fort 1 m. 51, creux sur quille au niveau du pont 3 m. 05, tirant d'eau 1 m. 50 à l'arrière et 1 m. 20 à l'avant, déplacement correspondant 95 tonnes.

La *Roxana* a ses deux mâts à pible allongés sur le pont, ce qui fait paraître encore plus fortes ses dix larges cheminées jaunes avec une bande noire dans la haute; un brouillard en cuivre poli. La coque est peinte en blanc, les batavoires sont en cuivre de l'avant à l'arrière; il n'y a pas de rouilles sur le pont, mais seulement des épaves de descente, des éclaboussures et le poste d'observation sur une cailloute élevée d'environ 30 centimètres au-dessus du pont. C'est là que se trouve l'appareil de transmission qui actionne le servomoteur du type Bosch-Duminy placé d'entretien sur la tête de la machine et l'hélice elle-même contenant le compas Thomson, le tout en cuivre poli.

Entre les deux cheminées, il y a deux boîtes à manœuvres à vent en cuivre poli, une de chaque bord de la claire-voie des machines. Celles-ci occupent, avec la chaudière, environ le tiers de la longueur du yacht; elles sont à triple expansion et chacune d'une puissance de 100 chevaux indiqués. Les cylindres ont des diamètres respectifs de 0 m. 215, 0 m. 331 et 0 m. 621 avec une course commune de 0 m. 330; le nombre de tours prévu est de 350. Il y a deux hélices à 3 ailes. Les deux chaudières, du système Oriole, sont placées face à face dans le sens longitudinal et ont chacune leur cheminée. En abord de la chaudière sont les soutes à charbon dont la contenance est de 80 tonnes.

C'est entre leurs cloisons que se trouvent les

